



©Jean-Marie Banier

Hélène Cixous

France

Biographie

Auteure de fiction, dramaturge, professeure d'université, critique littéraire, Hélène Cixous a publié de nombreux essais critiques, des romans, de la fiction poétique et des pièces de théâtre (principalement pour le Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine). En 1963, elle rencontre Jacques Derrida. avec lequel elle partage de nombreuses activités politiques et intellectuelles. Après les mouvements de 1968, elle contribue à la création de l'Université Paris 8 - Vincennes où elle enseigne jusqu'en 2005. En 1974 elle y institue le premier doctorat en Études Féminines. Influencée par le structuralisme et la psychanalyse, elle développe une réflexion sur la féminité, l'ambivalence sexuelle et le corps comme langage de l'inconscient.

Bibliographie sélective

Une autobiographie allemande (Christian Bourgois, 2016)
Corollaires d'un vœu, Abstract et brèves chroniques du temps II (Galilée, 2015)(160 p.)
Insurrection de la poussière suivi de *A.A.H.C Correspondance* (avec A. Abdessemed)(Galilée, 2014)(280 p.)
Le détronement de la mort (Galilée, 2014)(88 p.)
Homère est morte... (Galilée, 2014)(240 p.)
Ayaï ! Le Cri de la littérature (avec A. Abdessemed)(Galilée, 2013)(91 p.)
Abstracts et brèves chroniques du temps (Galilée, 2013) (112 p.)
Entretien de la blessure (Galilée, 2011)(96 p.)
Revirements (Galilée, 2011)(240 p.)
Double Oubli de l'Orang-Outang (Galilée, 2010)(218 p.)
Le Rire de la Méduse (Galilée, 2010)(200 p.)
Les Naufragés du fol espoir (Théâtre du soleil, 2010)(166 p.)
Ève s'évade : la ruine et la vie (Galilée, 2009)(208 p.)
Philippines : prédelles (Galilée, 2009)(101 p.)
Ciguë : Vieilles femmes en fleurs (Galilée, 2008)(223 p.)
Si près (Galilée, 2007)(215 p.)
Le Voisin de zéro : Sam Beckett (Galilée, 2007)(82 p.)
Hyperrêve (Galilée, 2006)(211 p.)
Le Tablier de Simon Hantaï - Annagrammes, suivi de *S.H.H.C. Lettres* (Galilée, 2005)(81 p.)
Rencontre terrestre (avec F-Y. Jeannet)(Galilée, 2005)(141 p.)
Tours promises (Galilée, 2004)(256 p.)
L'Amour du loup - et autres remords (Galilée, 2003)(208 p.)
Rêve je te dis (Galilée, 2003)(157 p.)
Manhattan - Lettres de la préhistoire (Galilée, 2002)(238 p.)
Benjamin à Montaigne - Il ne faut pas le dire (Galilée, 2001)(250 p.)
Rouen, la trentième nuit de mai '31 (Galilée, 2001)(112 p.)
Portrait de Jacques Derrida en jeune saint juif (Galilée, 2001)(113 p.)
Les Réveries de la femme sauvage - Scènes primitives (Galilée, 2000)(168 p.)
Le Jour où je n'étais pas là (Galilée, 2000)(190 p.)
Osnabrück (Des femmes, 1999)(233 p.)
Voiles (avec J. Derrida)(Galilée, 1998)(120 p.)
Or, les lettres de mon père (Des femmes, 1997)(198 p.)
Messie (Des femmes, 1996)(170 p.)

Mots-clés

- > Études féminines
- > Féminisme
- > Jacques Derrida
- > Théâtre
- > Poésie

Ressources

France Inter, émission « Hors-champs » / Semaine spéciale Derrida : <http://www.franceculture.fr/emission-hors-champs-semaine-speciale-jacques-derrida-35-helene-cixous-2014-10-15>

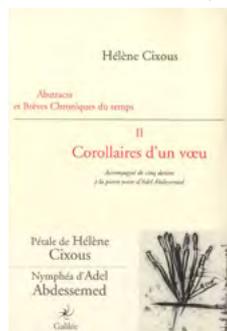
« Hélène Cixous, Ève a naissance », *Libération Next*, 17 septembre 2014 (Eric Loret) : http://next.liberation.fr/livres/2014/09/17/eve-a-naissance_1102607

La Fiancée juive (Des femmes, 1995)(208 p.)
Photos de racines (avec M. Calle-Gruber)(Des femmes, 1994)(212 p.)
L'histoire (qu'on ne connaîtra jamais)(Des femmes, 1994)(183 p.)
Beethoven à jamais (Des femmes, 1993)(234 p.)
Déluge (Des femmes, 1992)(229 p.)
L'Ange au secret (Des femmes, 1991)(256 p.)
Jours de l'an (Des femmes, 1990)(276 p.)
L'Heure de Clarisse Lispector (Des femmes, 1989)(170 p.)
Manne (Des femmes, 1988)(340 p.)
La Prise de l'école de Mandhubaï (Des femmes, 1986)
Entre l'écriture (Des femmes, 1986)(203 p.)
Le Livre de Prométhée (Gallimard, 1983)(211 p.)
Limonade tout était si infini (Des femmes, 1982)(305 p.)
With ou l'Art de l'innocence (Des femmes, 1981)(310 p.)
Illa (Des femmes, 1980)(212 p.)
Vivre l'orange (Des femmes, 1979)(113 p.)
Anankè (Des femmes, 1979)(219 p.)
Partie (Des femmes, 1979)(189 p.)
Le Nom d'Œdipe (Des femmes, 1978)(96 p.)
Préparatifs de noces (Des femmes, 1978)(184 p.)
Angst (Des femmes, 1977)(286 p.)
La (Gallimard, 1976)(228 p.)
Portrait de Dora (Des femmes, 1976)(112 p.)
Un K. incompréhensible : Pierre Goldmann (Christian Bourgois, 1975)(111 p.)
Souffles (Des femmes, 1975)(256 p.)
Révolutions pour plus d'un Faust (Seuil, 1975)(220 p.)
Prénoms de personne (Seuil, 1974)(331 p.)
Portrait du Soleil (Denoël, 1974/rééd. Des femmes, 1998)(192 p.)
Tombe (Seuil, 1973/rééd. en 2008)(304 p.)
Neutre (Grasset, 1972/rééd. Des femmes, 1998)(172 p.)
Un vrai jardin (L'Herne, 1971/rééd. Des femmes, 1999)(40 p.)
Les Commencements (Grasset, 1970/rééd. Des femmes, 1993)(240 p.)

Une autobiographie allemande, avec C. Wajsbrot (Christian Bourgois, 2016)

« Si le contenu exact de ma première conversation avec Hélène Cixous m'échappe aujourd'hui, je sais que l'Allemagne était présente. [...] Lorsqu'Hélène me parlait de sollicitations diverses, d'invitations à des colloques autour de l'Algérie, la Méditerranée, je ne pouvais m'empêcher de penser : pourquoi jamais l'Allemagne ? [...] Un jour me vint l'idée : pourquoi ne pas faire avec Hélène un entretien qui porterait sur l'Allemagne, la langue allemande, sur leur place ? [...] Elle était d'accord à condition que les questions et les réponses se glissent dans les interstices du temps, sans impatience. [...] L'Allemagne, la langue, le passé, la mémoire et ses corollaires d'oublis, et tous ces verbes, appartenir, demeurer, revenir, partir, et ces noms, exil, nom, archive. [...] Le livre parle de tout cela, je crois. »
 Cécile Wajsbrot

Corollaires d'un vœu, Abstract et brèves chroniques du temps II (accompagné de 5 dessins à la pierre noire d'A. Abdessemed) (Galilée, 2015)(160 p.)



« Venant à la suite de *Chapitre Los* (2013), ce livre est un autre des chapitres du Livre-Que-Je-N'écris-Pas. Un pétale détaché de la Fleur.

Depuis les commencements, le Livre-Que-Je-N'écris-Pas contient mes vies et leurs morts, les cultive et les garde. Il est avec moi, devant moi, au-delà de moi. De mes moi-s il sait ce que je ne sais pas. Je le suis. Je le lis et le copie, tel qu'il se donne par chance à déchiffrer, par moments d'illumination, par Abstracts et Brèves chroniques du temps. Il est

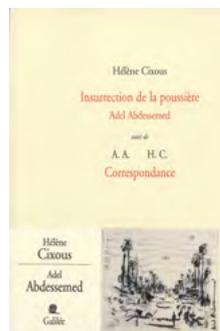
structuré comme une fleur. Vies superposées, éloignées, simultanées, certaines mortes certaines immortelles.

Le Temps me presse, moi. Quand je me tairai, dans cinq ans, huit ans peut-être, le livre-que-je-n'écris-pas sera fini sur cette terre, je ne serai plus là pour prélever ses pétales vivants dans mes cahiers. Resteront les cahiers. (...) Un vertige me prend : tout, plus grand, plus haut d'âme que moi, petit moi, toi, nous.

Essors et chutes. Moi qui lis en ces années descendantes j'ai curiosité, compassion, admiration, pour eux, Isaac et H, les êtres que nous avons été, ces fous de passion bandeaux sur les yeux, et donc aussi par conséquence pour J et A et C, ces corollaires d'un Vœu.

Les COROLLAIRES sont les petits résultats qui s'étalent en couronne autour d'un gros théorème central, les pétales autour du cœur de la fleur. Les grands cœurs théorèmes sont souvent très techniques. Les petits corollaires sont visibles et gorgés de sens, petits pétales puissants. » H.C.

Insurrection de la poussière suivi de *A.A.H.C Correspondance* (avec A. Abdessemed), Paris, Galilée, 2014, 280 p.



« Il n'y a pas beaucoup d'artistes qui me coupent le souffle, me renversent d'effroi, ou de rire, m'atteignent et me délogent, d'un coup de mot ou de vision. Il y a Shakespeare, Thomas Bernhard, le Dostoïevski du crime, ceux-là peuvent m'épouvanter comme le médecin de campagne de Kafka ou Saint Julien l'Hospitalier ivre du sang des cerfs, et je leur porte une admiration révérente : quelle force il faut pour, d'une image, transpercer l'habitude, la distraction, l'insensibilité, le bouclier du quotidien

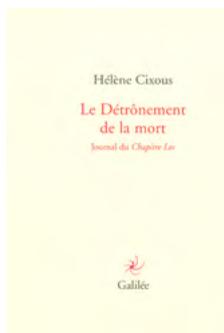
et se ficher dans la gorge de l'âme ensommeillée ! Adel Abdessemed est de ces renversants. Il peut me mettre en fuite et me ravir.

On n'a jamais vu quelqu'un d'aussi joyeusement funambule. Il provoque l'abîme. Il regarde en face le soleil de la cruauté.

Adel est arrivé dans mon existence comme un de mes chats, ou comme le dernier enfant. Je dis : « enfant ». Car il n'y a pas, dans cette arrivance, de distinction de sexe.

Comme Adel est encore dans la force de l'âge de l'Enfance (lui l'appellerait l'Âge d'Or) « en réalité », on pourrait se demander si l'Enfance, qui est l'âge de l'art, plus tard viendrait à quelque assagissement atténuant. Mais non, Adel a reçu pour lot la chance de l'Enfance. Il sera de plus en plus enfant.

Sa phrase-devise : « Je suis innocent ». Une phrase qui perdrait son innocence si elle n'était pas la fanfare même de l'Enfance. Parole d'enfant. Parole du Promeneur Solitaire. » H.C.



« Ce livret est le shadow book du *Livre de Los*.

Son témoin et son double.

Quand j'eus fini d'écrire-déposer, semer, Le Livre de Los, j'étais en feu, je venais de me vaincre et d'être ressuscitée, je crus dormir enfin, sur ce arrive en urgence, télégraphiquement ce petit livre, le livret du Livre de Los : je dois l'écrire. Ce petit livre a force de loi. Une force douce, à laquelle on ne peut et ne veut échapper.

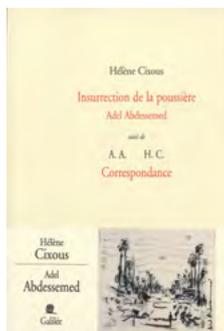
J'étais étonnée : il était déjà là. C'était même un déjalà. Et comme c'est le cas pour tout déjalà on ne le remarque pas, subitement, d'un instant à l'autre il fait apparition. C'est l'éclaireur et l'ombre.

Il se « crée » par brèves rafales, en quelques minutes, dans l'aube noire du mardi 28 août. Je me rends sachant qu'il est 1) vivant ; 2) qu'il ne sera pas publié « de mon vivant ». C'est ce qui fait sa force. « De mon vivant » c'est peut-être son titre, ou « Pas de mon vivant ». (...)

De plusieurs parts : il vit déjà par moments détachés dans presque tous les carnets et cahiers qui font mon bagage dans le temps. À la même époque, dans dix scènes différentes sous dix toi, le même ange mendiant tape à dix fenêtres. Intérieurs clos. Une telle dispersion dit le fantôme : il m'a suivie partout avec l'insistance et la puissante faiblesse d'un prophète : on ne l'entend pas, on ne l'entend pas, on ne l'entend pas, jusqu'au jour où on l'entend. Le jour où on ne peut pas ne pas l'entendre.

Une voix (elle a l'autorité enchanteresse de mon père) : Écris-moi.

Une voix : Tu devrais avoir peur. Tu as peur. » H.C.



« Aïas, Alas, Ajax c'est nous, non, vous ne vous souvenez pas ? Alas ! on a oublié Ajax : il crie, il vomit sang et son pendant des centaines de vers, il se plaint à lui-même qu'on oublie sa valeur sans égale. Lui qui est, Achille mort, le plus grand, le plus fort, le premier des héros, ses hostiles et médiocres compagnons le traitent en second, le déshonorent, lui préférant Ulysse l'habile, le chârent. Désormais il sera éternellement abaissé et oublié. Et voilà que nous aussi, trois mille ans après, nous l'oublions, nous le diminuons. Il hurle son nom de douleur. Ai

Ai ! Qui se souvient d'Ajax ? L'homme disparaît. La douleur reste. Et par la suite ses cris sont recueillis et rallumés par Samson Agonistes, par Dostoïevski, par Proust, par Faulkner. Les cris voyagent. La barque accoste dans bien des bords étrangers. Aussitôt s'élève l'hymne du désir et du regret. Vous m'avez tué. Comme la vie aura été courte. Ne m'oubliez pas. Deux mois ! Vous m'avez déjà oublié ! Elle va vite, la mort ! Non seulement j'ai souffert de mourir de mort. Mais encore je souffre mort de mourir d'oubli. Ayâ ! – Qui m'entendra ? – La littérature. » H.C.

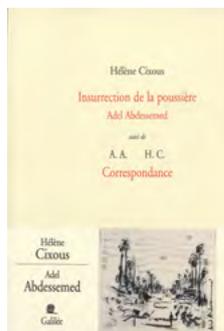


« Ce livre a déjà été écrit par ma mère jusqu'à la dernière ligne. Tandis que je le recopie voilà qu'il s'écrit autrement, s'éloigne malgré moi de la nudité maternelle, perd de la sainteté, et nous n'y pouvons rien. Je décide d'incruster dans cette construction qui désobéit à maman des feuillets tirés de sa sainte simplicité. Le livre par excellence serait plein de livres et de ces photos magiques que l'on voit s'animer sous le regard d'un lecteur passionné, il s'ouvrirait sur des villes qui donneraient sur d'autres

villes où ma mère aura séjourné. La plupart du temps on voit ma mère accrochée à moi d'une part et à sa canne de l'autre. Elle a le visage levé vers moi, elle me consulte d'un regard brillant, je lui souris et elle me croit. Je suis son père maternel. Et si elle avait été aussi grande que moi ? Ou plus grande ?

J'ai trois cahiers dont Ève est la reine, la ruine, l'héroïne. Ma mère les a semés afin que je ne meure pas de sa fin pendant le premier désert. Ève n'a jamais rien fait exprès. Elle accorde. Elle laisse faire. Elle est la grâce même. Ces cahiers ont l'utilité qui est la vertu de ma mère. Ils n'ont pas d'autre souci que d'accompagner les voyageurs et d'aider à mieux dépasser. Quand maman me lancinait de février à mai, me disant continuellement aidemoiaidemoi, des centaines de fois par jour, quand allongée dans sa barque elle me requérait, penchée sur elle, au plus étroit, après avoir abaissé les barreaux du lit de métal je disais avec une intensité égale à la sienne, « dis-moi ce que tu veux que je fasse pour toi, je le ferai ». Et elle : « Rien. »

J'ai fait ces Riens. Les voici. » H.C.

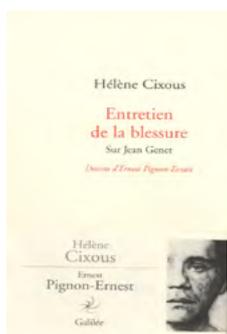


« Ce livre est un chapitre du Livre-que-je-n'écris-pas. Il est le premier à s'être présenté mais, à la fin, il ne sera pas le chapitre un, j'en suis presque sûre, il n'y aura pas, entre tous les chapitres, de chapitre plus premier qu'un autre.

Il y a un livre que j'ai appelé Le-livre-que-je-n'écris-pas, dont je rêve depuis plus de trente ans. Il est le maître, le double, le prophète, presque le messie de tous les livres que j'écris à son appel. Ce livre me précède et me résume. Il rassemble toutes mes vies et tous mes volumes. Il me hante

et me guide.

J'en ai souvent parlé à mes amis. Vous savez. Il fut toujours mon livre promis et donc désiré et désespéré, l'ombre devant tous mes pas. Je suis moi-même l'ombre de mon ombre. Il fallut à Stendhal se changer en un Henry Brulard pour écrire sa *My Life*, sa *Ma Vie*, en recueillant des morceaux de la vie d'Henry Beyle. On ne peut écrire le Livre *My Life* qu'en se détachant en pièces et se reliant en riant. De ce livre Jacques Derrida me disait : celui que tu n'écris pas s'écrit autrement. J'aurais voulu le voir, un jour, avant de mourir. J'y renonçai. Je n'ai jamais voulu que lui, je n'ai jamais renoncé qu'à lui. Il ne m'a jamais quittée. Il fut comme un immortel qui n'aurait jamais connu de naissance. Et je n'ai jamais vu son visage de face. J'aperçois son éclat voilé, son dos indéchiffrable, debout sur l'étagère du ciel, sa silhouette élégante, tout à fait étrangère et familière, de revenant du futur. J'ai toujours imaginé qu'il viendrait, naturellement. Quand ? Après l'ensemble de toutes mes morts ? Juste avant, ou juste après, la dernière de mes morts. » H.C.



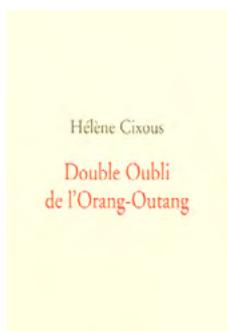
«Jean Genet : né amputé de mère et de père, déposé au Bureau des Enfants abandonnés, jugé non contagieux et déporté dans le Morvan, au pays mor, c'est-à-dire au pays noir. Adressé au destin Poste Restante et personne pour le réclamer. Pour panser le blessé-né. Dès lors la Blessure déménage. Elle ne tient pas en place. Voyage de la Blessure en laquelle il fait son trou. S'il avait un bateau, Genet l'appellerait Lésion. Et que sa quille éclate. Son lot : avoir toujours à n'être, tout au long du fil de sa vie, qu'un

être volant, que dis-je un mort volant, revenant de livre en livre se refaire l'acte manqué de sa naissance.

Il le sait, comme avec lui Shakespeare, Dostoïevski ou Joyce, on entre en littérature par lésion. Par la suite chaque œuvre vit de sa plaie originare. J'en suis né, songe-t-il, je la porte, comme ma mère intérieure. On la lèche d'une langue vigoureuse, on la fait parler, on l'entretient, on poursuit avec elle un entretien fiévreux, sans consolation.

Toute sa vie, la plaie, l'appeler, de tous ses vœux, la creuser. Jamais de paix. Il faut maintenir la vieille à vif, pour cela la réécrire, la remettre mille fois sur le chevalet, retourner en prison tous les livres, donner les fils à retordre, aller partout rêver au baigne perdu. De la perte on fait son gain.

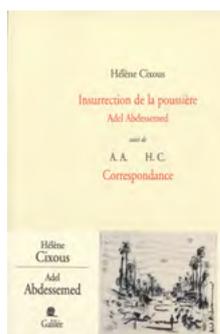
Un jour de mai 1974, Jean Genet me confie une lettre à porter à l'autre bout du monde, et depuis...» H.C.



«On l'aura compris, ce récit est un Orang-Outang. On ne peut pas lui en vouloir de nous massacrer. Nous lui avons montré l'usage du rasoir et il s'en sert pour nous raser le cœur. L'homme qui est une imitation d'homme, le coupable tout à fait innocent, celui à qui on ne peut pas en vouloir de nous déchiqeter, de nous trancher la gorge, de nous fourrer à l'envers dans le tuyau de cheminée, notre héros extranaturel, c'est ce Récit duquel je m'approchai, vers lequel j'étais attirée par ma fatalité, j'avais onze ans, quand

tout était fini j'allais le voir au jardin zoologique, nous étions tous lacérés, je me tenais aux barreaux du livre, je le regardais dans cette proximité barrée, je contemplais ses yeux très clairs au fond desquels dormait pour l'éternité l'Inexpliqué. Une pitié neutre, désaffectée, pour nous tous, les tués, les tuants, les enfermés, les fous de folie, les fous de sans folie, une pitié lavée au savon, stérilisée, nous enveloppait. Le plus pénible à déchiffrer c'est la force de la force d'attraction qui m'a toujours ordonné de ne pas fuir l'insondable regard excessivement clair du Très puissant. À la fin aurai-je lu, consciemment, le Récit qui cependant était lu ? Car il était lu par quelqu'un (en moi) qui avait la force que je n'ai pas.

Quand tout est terminé, on enferme le monstre innocent dans un grand carton zoologique.» H.C.



«La famille se détruit.

- Il y a un mort, là, au milieu de la salle à manger, dit la Sœur. - Non, dit le Frère.

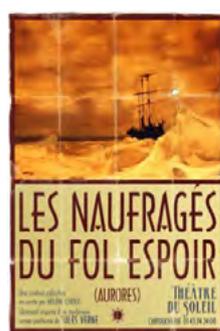
- Il y a un mort, ai-je dit. Ça, il ne faut pas le dire, ça, c'est ce qu'il ne faut pas dire.

Ça, c'est ce que Famille signifie : quand il y a un mort dans la salle à manger, il n'en est pas question. Ça, il m'est revenu de le dire. Dans la famille, c'est à moi qu'il revient de le dire. Il faut bien dire que je m'y attendais. D'un côté, nous avons eu un mort dans la famille. Cet événement,

nous l'avons engendré, au cours d'une violente querelle, O. et moi. De l'autre côté de la scène de famille, jamais n'avait brillé si clair tout un firmament allumé continuellement dans maman. Ce mort, me dis-je, c'est nous...

Mais je suis la seule à le penser. Avec la force de l'amour, on hait. « Tu me hais ! Tu me hais ! » s'écrie-t-on dans un ravissement forcené, et on sent bien qu'on hait la haine comme on aime. On est haimé de haine, on est contaminé. Et un frère dit : « Non ». On veut haïr caché, brûler sans flambeau.» H.C.

violente querelle, O. et moi. De l'autre côté de la scène de famille, jamais n'avait brillé si clair tout un firmament allumé continuellement dans maman. Ce mort, me dis-je, c'est nous... Mais je suis la seule à le penser. Avec la force de l'amour, on hait. « Tu me hais ! Tu me hais ! » s'écrie-t-on dans un ravissement forcené, et on sent bien qu'on hait la haine comme on aime. On est haimé de haine, on est contaminé. Et un frère dit : « Non ». On veut haïr caché, brûler sans flambeau.» H.C.



« A partir de ce jour, vous entrez dans un nouvel élément, vous verrez ce que n'a vu encore aucun homme car moi et les miens nous ne comptons plus et notre planète, grâce à moi, va vous livrer ses derniers secrets. » Cette sentence du capitaine Nemo résonne encore comme un appel à poursuivre les Voyages extraordinaires de son créateur. La «belle planète d'un créateur de mythes», selon l'expression de son arrière-petit-fils Jean Verne, prend chaque jour de nouvelles formes, de nouveaux interprètes, de

nouvelles couleurs.

Elle offre, en contrepoint de récits toujours vivants, de nouveaux défis qui donnent un visage actuel à ces mythes dont chacun se sent proche, acteur même. Une nouvelle revue, publiée dans la ville de naissance de celui qui est, selon l'UNESCO et plus d'un siècle après sa mort, l'auteur français le plus traduit dans le monde, vient prendre place aux côtés d'autres passions dans l'univers vernien. Des Naufragés du Fol Espoir, avec la compagnie du Théâtre du Soleil, au Serpent d'océan, de la consécration en Pléiade au Carrousel des mondes marins, du renouveau du Saint-Michel II à Planet Solar...

Comme si tout ce qui fait rêver dans ce monde s'inspirait de la Planète Jules Verne ?